

Art singulier

«Celle qui peint» fait bien plus

Indivisible, l'univers de Danielle Jacqui risque une entorse dans une exposition à Renens préfigurant l'érection de son œuvre monumentale



L'œuvre de Danielle Jacqui travaille sur de nombreux matériaux.

Florence Milloud Henriques

Sûr qu'elle sait exactement quelle œuvre s'est momentanément éclipsée de chez elle, ce fief provençal de Roquevaire, cette maison-atelier où même une puce n'aurait aucune chance de se dégoûter les pattes! Sûr que ces peintures, sculptures, broderies, bas-reliefs, tentures partis illustrer l'imaginaire de l'inoxidable créatrice dans une exposition à la Ferme des Tilleuls, à Renens, font remarquer leur absence dans ce puzzle autofécondé depuis plus de quarante ans par la spontanéité d'une autodiacte.

Danielle Jacqui, 85 ans depuis le 1^{er} janvier, n'a jamais fait mystère de son côté louve, très possessive avec ses créations. Elle doit se faire violence pour en laisser partir certaines chez les collectionneurs ou pour les quitter le temps d'une exposition. Comme ce «Lampadaire» tentaculaire si vivant dans son habit sculpté de mosaïques et de fragments de céramique. Comme cette «Mariée» dont la stature et le sort sont coustus d'un joyeux enchevêtrement de cordes, de tissus, de fils de laine et de silhouettes de poupées. Ou comme, encore, ce paravent grouillant de mille et une vies peintes à l'encre de Chine.

Mais, si tous se sont éloignés du centre de leur univers dans les Bouches-du-Rhône, c'est à dessein. Ils l'ont fait en hérités du «Colossal d'art brut». L'installation magistrale dans l'œuvre totale, dix ans de la vie d'une figure de l'art singulier surnommée «Celle qui peint» ou 36 tonnes d'une mythologie très personnelle incarnée dans la céramique. Danielle Jacqui la voulait en ha-

L'univers foisonnant de Danielle Jacqui se donne à voir en pièces détachées, une autre expérience de cet art si singulier.



bit de la façade de la gare d'Aubagne, ça ne s'est pas fait. Renens et son site méritant les cultures ont su la séduire, c'est donc dans l'Ouest lausannois que l'acte de naissance du «Colossal d'art brut» sera signé. Bientôt!

Mais en attendant les présentations définitives, l'exposition de la Ferme des Tilleuls se charge de créer l'envie en avançant quelques pions de l'échiquier

Danielle Jacqui. Un diptyque exhalant la sacralité des icônes sans exclure l'étrange. Un patchwork de créatures additionnant leur histoire dans une intrigue à tiroirs. Des habits de lumière, une chaise peinte... ces pièces claironnent leur diversité autant que leur ascendance, la même que celle du «Colossal», cette appartenance à l'indivisible univers de la Française, antiquaire dans

une première vie avant que l'achat d'une boîte de couleurs et d'une toile n'emplisse la seconde.

Une expérience différente
Difficile donc d'amadouer l'abondance fusionnelle de ces tableaux, sculptures, assemblages qui composent une parade existentielle en même temps qu'ils crient leur réalité individuelle dans une orgie

de formes et de couleurs. Ils sont mémoire, histoire, ils sont autant de traces espérées indélébiles par Danielle Jacqui. L'œuvre est prolifère, elle submerge, emporte ailleurs tout en laissant entendre l'appel de son insécable identité. L'opportunité d'isoler une pièce dans cette multitude en constante croissance depuis bientôt un demi-siècle se discute, tant l'envie de l'appréhender dans son ensemble et de le vivre dans sa magie native est forte.

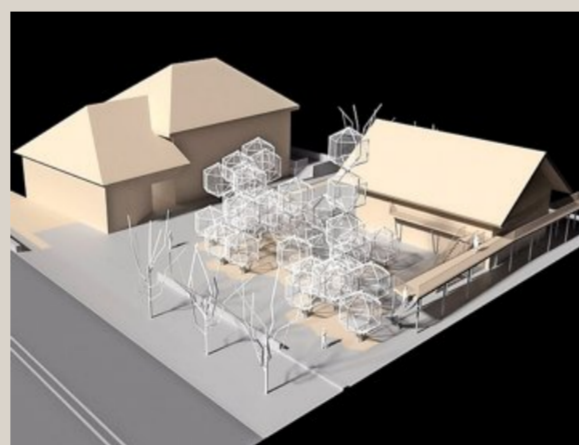
Mais finalement, l'exercice de l'exposition offre une immersion différente, une sorte de respiration! Il donne le temps du détail, celui d'une architecture intrinsèque à chaque fragment de ce tout, et ouvre sur l'observation des particules d'un monde dont l'apparence n'est plus cette somme d'innocences enchevêtrées. Des licornes, des poupées, des peluches densifient cet univers, les tonalités empruntant leur vivacité aux peintures mexicaines l'enluminant, mais la rencontre avec l'une ou l'autre de ses parties révèle sa complexité autant que sa profondeur. «Celle qui peint» croisant les faces féériques et grimaçantes de sa société.

Renens, Ferme des Tilleuls
Jusqu'au di 20 janv., finissage avec une visite guidée (14 h)
Du me au di (divers horaires)
www.fermedestilleuls.ch

Un «Colossal d'art brut» en attente

C'est en pièces détachées - 4000, arrivées d'Aubagne dans une procession de camions conteneurs - que le «Colossal d'art brut» a posé son premier pied à Renens, en mars 2016. Le pas est significatif, il lance une nouvelle ère pour la magistrale «sculpture poétique». Car si Danielle Jacqui l'a créée et façonnée dans la céramique pendant plus de dix ans, l'œuvre n'est pas encore née! Comprenez que le puzzle fourmillant de créatures et de figures imaginé pour la façade de la gare de la commune des Bouches-du-Rhône n'a jamais été assemblé dans son ensemble, vaincu sur le ring politique français par une série de réticences. Les 600 m² et 36 tonnes de

formes multiples ont donc pris le chemin de l'exil, direction Renens et sa Ferme des Tilleuls, avec la perspective d'attirer, au plus vite, plus de 20 000 visiteurs. Si cet horizon reste à circonscrire, une série d'études a déjà permis notamment de définir l'emplacement idéal, l'érection en trois dimensions ayant finalement été préférée à l'habillage de la façade de l'annexe. Estimé à 2,4 millions de francs pour la matérialisation de cette pièce unique, le budget global est lui aussi sous toit. Et si certains postes ont déjà été couverts (déménagement, diverses études), la Municipalité de Renens a mis en discussion un chèque de 200 000 francs fin 2018 devant son Législatif, mais le débat ayant été



La mise à l'enquête de la structure portante du «Colossal» n'a suscité aucune opposition.

nourri, le préavis a été retiré pour revenir dans une nouvelle version. Du côté de la Fondation de la Ferme des Tilleuls, les premiers contacts avec des mécènes et des partenaires ont déjà été pris, «mais avant d'aller plus loin, souligne sa présidente, Marianne Huguénin, nous attendons d'être fixés sur les différentes procédures politiques et administratives en cours». Une première bonne nouvelle vient de tomber, le squelette de 13 mètres de hauteur sur 14 de largeur et 20 de longueur - dessiné par l'architecte lausannois Jean-Gilles Décosterd - sur lequel Danielle Jacqui disposera son «Colossal d'art brut» offert à la fondation en 2015 n'a suscité aucune opposition. **F.M.-H.**

Nury et Brüno expriment leur amour du noir

Artbook
Les auteurs de la série «Tyler Cross» dévoilent les nombreux films qui ont façonné leur imaginaire



Dur à cuire, Tyler Cross ne sort pas de nulle part. ED. DARGAUD

Voilà de la série noire de derrière les fagots. Lancée en 2013 par Fabien Nury au scénario et Brüno au dessin, «Tyler Cross» évolue dans le registre du polar «hard boiled». Ses points forts? Une écriture dépoluée, nimbée d'une légère ironie. Mais aussi un vrai sens du rythme, au service d'un graphisme tendance ligne claire, contrastant avec la noirceur du propos. Sans oublier des planches im-

peccablement composées, aux cadres cinématographiques, mettant en valeur une maîtrise ébouriffante des clairs-obscur. Plébiscitée par les lecteurs - la série a largement dépassé les 100 000 exemplaires -, cette BD faisant la part belle aux gangsters et aux femmes fatales ne sort pas de nulle part. «Chaque «Tyler Cross» puise une large partie de son imagerie dans une poignée de films, qui traitent de l'univers précis dans lequel il se déroule», explique Nury dans «Vintage and Badass», bel artbook consacré aux influences et autres emprunts des auteurs. Du roman noir bien sûr, mais surtout du ciné, et pas seulement du ricain. Des classi-

ques français et italiens aussi, voire des métrages coréens récents. En quelque 70 chroniques bien senties, illustrées par un maximum d'inédits, Nury et Brüno dévoilent ces pépites qui ont façonné leur imaginaire. Où l'on apprend que leur héros doit beaucoup à Humphrey Bogart de «High Sierra» («La grande évasion»), film tourné par Raoul Walsh. Et que le Joe di Pietro du premier tome s'inspire du mafieux séné filmé par Sidney Lumet dans «Le dossier Anderson». Une filmographie de rêve. **PH.M.**

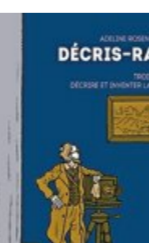
«Vintage and Badass»
Nury et Brüno
Éd. Dargaud, 184 p.

Repéré pour vous

Baladi respire la liberté de dessiner

Adeline Rosenstein et Baladi poursuivent leur singulière aventure. Le bédéaste met en images la pièce documentaire de la première. Ce troisième tome (sur six) poursuit l'évocation des rapports entre l'Occident et le Moyen-Orient à travers les âges. La Palestine s'y retrouve au cœur, et forcément Israël.

Le travail de Baladi (prochain invité d'honneur de BDFIL) subjugue, car il se sort de tous les guépiers. Sa liberté passe par la façon unique de gérer l'inscription des cases dans la planche. Certaines de



ses pages ne sont que jeu de bulles. D'autres snobent les mots, laissant le dessin, souvent des détails, s'imposer. Cet homme est magicien. Sur le fond, cette fois, on chemine à travers la guerre de Palestine et l'on assiste à la construction d'un kibboutz au milieu d'un village.
Michel Rime
«Décris-ravage» (3)
Adeline Rosenstein, Baladi
Éd. Atrabile, 80 p.

Le talent des Brunhoff a fait naître le célèbre éléphant Babar, mais pas que lui

Saga
Yseult Williams raconte «La splendeur des Brunhoff», livre qui dit tout sur cette étonnante famille



De gauche à droite: Jean, Jacques et Michel de Brunhoff.

Pas d'éléphant ni de vieille dame sur la couverture du livre de la journaliste française Yseult Williams. On y voit six personnes le regard attiré par un papier tenu par Michel de Brunhoff et Lee Miller. Les quatre autres sont des signatures du magazine «Vogue», dont une authentique duchesse, Solange de Noailles. À cette époque, Michel de Brunhoff est depuis plusieurs années à la tête de

la version française du célèbre magazine américain lancée avec succès en 1920. Son éditeur américain, Condé Nast, a fait appel à lui grâce au succès de la «Gazette du bon ton», que ce fils d'un Alle-

mand de Wiesbaden et d'une Alsacienne de Paris avait fondée en 1912 avec son beau-frère Lucien Vogel. Celui-ci a épousé Cosette de Brunhoff, aimée de trois frères, Jacques, Michel et Jean, nés

comme elle dans les dernières années du XIX^e siècle. Michel, le journaliste, et Jean, qui se voue à la peinture, se marient en 1923 et 1924. Ils auront tous les deux des enfants. Quant à Jacques, qui travaille pour la revue de théâtre de leur père, «Comœdia illustré», puis comme décorateur, il a fondé lui aussi une famille. La saga des Brunhoff prend corps. Et Babar, dans tout ça? Le roi des éléphants est sorti de l'imagination de Cécile Sabouraud, la femme de Jean, pour aider ses enfants à s'endormir. L'un d'eux est Laurent, âgé aujourd'hui de 92 ans, qui a confirmé lui-même cette histoire à Yseult Williams. Émerveillés par

comme elle dans les dernières années du XIX^e siècle. Michel, le journaliste, et Jean, qui se voue à la peinture, se marient en 1923 et 1924. Ils auront tous les deux des enfants. Quant à Jacques, qui travaille pour la revue de théâtre de leur père, «Comœdia illustré», puis comme décorateur, il a fondé lui aussi une famille. La saga des Brunhoff prend corps. Et Babar, dans tout ça? Le roi des éléphants est sorti de l'imagination de Cécile Sabouraud, la femme de Jean, pour aider ses enfants à s'endormir. L'un d'eux est Laurent, âgé aujourd'hui de 92 ans, qui a confirmé lui-même cette histoire à Yseult Williams. Émerveillés par

comme elle dans les dernières années du XIX^e siècle. Michel, le journaliste, et Jean, qui se voue à la peinture, se marient en 1923 et 1924. Ils auront tous les deux des enfants. Quant à Jacques, qui travaille pour la revue de théâtre de leur père, «Comœdia illustré», puis comme décorateur, il a fondé lui aussi une famille. La saga des Brunhoff prend corps. Et Babar, dans tout ça? Le roi des éléphants est sorti de l'imagination de Cécile Sabouraud, la femme de Jean, pour aider ses enfants à s'endormir. L'un d'eux est Laurent, âgé aujourd'hui de 92 ans, qui a confirmé lui-même cette histoire à Yseult Williams. Émerveillés par

comme elle dans les dernières années du XIX^e siècle. Michel, le journaliste, et Jean, qui se voue à la peinture, se marient en 1923 et 1924. Ils auront tous les deux des enfants. Quant à Jacques, qui travaille pour la revue de théâtre de leur père, «Comœdia illustré», puis comme décorateur, il a fondé lui aussi une famille. La saga des Brunhoff prend corps. Et Babar, dans tout ça? Le roi des éléphants est sorti de l'imagination de Cécile Sabouraud, la femme de Jean, pour aider ses enfants à s'endormir. L'un d'eux est Laurent, âgé aujourd'hui de 92 ans, qui a confirmé lui-même cette histoire à Yseult Williams. Émerveillés par

«La splendeur des Brunhoff»
Yseult Williams
Éd. Fayard, 359 p.

Un concentré de folie et d'esprit français s'apprête à souffler sur l'Opéra de Lausanne

Opérette
Pierre-André Weitz redonne vie, sens et rythme à «Mam'zelle Nitouche», d'Hervé, avec la complicité d'Olivier Py

«Le genre de la comédie-vaudeville d'Hervé est l'héritier des pièces de Labiche, comme «Un chapeau de paille d'Italie», et a contribué à la naissance de l'opérette, puis, plus tard, de la comédie musicale. Ce style a été récupéré par d'autres musiciens, Offenbach en premier, mais il y a chez Hervé une folie et un côté presque surréaliste que n'a pas toujours Offenbach. Et sa musique est magnifique, facile d'accès, mais difficile à rendre.»

Tout investi dans sa défense et illustration de l'œuvre de Louis-Auguste-Florimond Ronger (1825-1892), alias Hervé, Pierre-André Weitz est en passe de redonner, si ce n'est ses lettres de noblesse (dont il n'avait cure), au moins sa popularité à un compositeur très fameux en son temps. Le scénographe français, complice de longue date d'Olivier Py, s'est déjà vu confier la production des «Chevaliers de la Table ronde» en 2015 par le Palazzetto Bru Zane (*lire encadré*) avant de monter «Mam'zelle Nitouche», de passage de jeudi à dimanche à l'Opéra de Lausanne, et, prochainement, «Vlan dans l'œil», toujours du même Hervé.

«Mam'zelle Nitouche» a été le plus grand succès d'Hervé en 1883. Ce succès s'est prolongé au cinéma avec Raimu en 1931 dans un film de Marc Allégret, puis en 1954 avec Fernandel capté par Yves Allégret (frère de Marc). «Pour nos grands-parents, ce titre représentait le patrimoine français et même l'esprit français, mais il a complètement disparu de la circulation», constate Pierre-André Weitz. Pour ce qui concerne Lausanne, il n'a pas tort. La dernière représentation au Théâtre municipal date de 1974!

Un des ingrédients de la réussite de «Mam'zelle Nitouche» a été le caractère autobiographique de l'intrigue. À ses débuts, Hervé était organiste à Saint-Eustache la journée; acteur et compositeur d'opérettes en soirée, tout comme son personnage de Célestine/Floridor, organiste de couvent et maestro léger. «Dès la première réplique de la pièce, le livret parle des deux faces de l'être humain, le recto et le verso, analyse Pierre-André Weitz. Ce qu'Hervé développe ici, c'est l'idée qu'entre l'être et le paraître, il y a un monde. Je suis allé plus loin en montrant que sous la toge de la sœur, il peut y avoir des bas résille. On ne sait jamais ce qu'il y a sous les habits!»

A son tour, Pierre-André Weitz s'est senti concerné par l'ouvrage, qui lui procure un bain de jeunesse. «J'ai attendu quarante ans pour refaire ce que j'ai fait, enfant, à Bussang! J'ai fait mes premiers pas sur scène au Théâtre du Peuple, à l'âge de 10 ans. Je jouais, je chantais, je concevais et fabriquais les décors et costumes. Ma première mise en scène

lyrique, c'était à 18 ans, pour les «Dialogues des Carmélites», de Poulenc. J'ai arrêté quand j'ai rencontré Olivier Py, trouvant plus naturel de faire la scénographie et les costumes pour ses spectacles. Mais j'aime l'idée de refaire un spectacle total.» Pour «Mam'zelle Nitouche», il touche en effet à tout et, déguisé en clown, joue son propre personnage de régisseur.

Un Olivier Py déchaîné

Avec Olivier Py qui se déchaîne en acteur transformiste, on pourrait presque croire que Pierre-André Weitz s'est ingénié à inverser les rôles habituels du tandem. «Nous ne l'avons pas pensé ainsi, répond l'intéressé. Olivier avait vu «Les chevaliers de la Table ronde» et m'avait demandé de penser à lui si je faisais une

autre opérette d'Hervé. J'ai trouvé idéal qu'il puisse faire entrer sa propre dualité d'Olivier Py/Miss Knife (son alter ego féminin) dans cette pièce qui parle de la dualité.» Comme toujours avec ces deux magiciens de la scène, les interprétations sont à double fond. Pur divertissement, on doit s'y rendre «avec son âme d'enfant». Et être disposé aussi à une conversion: «En une journée, l'héroïne sort du couvent pour un mariage arrangé. Elle découvre l'amour mais surtout l'appel des planches. C'est un voyage initiatique.» **Matthieu Chenal**

Lausanne, Opéra
Je 10 (19 h), ve 11 (20 h), di 13 (15 h) janvier
Rens: 021 315 40 20
www.opera-lausanne.ch



«Mam'zelle Nitouche», d'Hervé, a une dominante tricolore pour Pierre-André Weitz: bleu pour l'armée, blanc pour le couvent, rouge pour le théâtre. JEF RABILLON

Éclairage

Romantisme français via Venise

La production de «Mam'zelle Nitouche» n'aurait pas vu le jour sans le soutien du Centre de musique romantique française basé à Venise sous le nom de Palazzetto Bru Zane. «Bru Zane m'a donné carte blanche, confie Pierre-André Weitz, et j'ai accepté à condition de tout faire moi-même.» Cette fondation, qui a pour mission l'étude, l'édition et la valorisation du répertoire français romantique (1780-1920), a vu le jour il y a dix ans, lorsque la Fondation Bru, basée à Genève mais financée par une dynastie pharmaceutique française, a acheté et restauré à Venise le Casino

Zane, palais construit au XVII^e siècle pour la musique. Lieu de recherche musicologique et de concerts, Bru Zane contribue à la redécouverte d'un pan du patrimoine français injustement délaissé, de musique savante ou légère, instrumentale ou lyrique. La fondation diffuse cependant bien au-delà de la lagune en rééditant des partitions, des correspondances, des mémoires, ou en coproduisant des disques, des spectacles qui tournent dans le monde entier et même une radio en streaming. **M.CH.**

www.bru-zane.com